

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 7 MARS 1885.

No. 10

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

CANADIENS, POURQUOI VOUS EXILER ?

À MON AMI L'HON. J. BLANCHET, S. P.

Si, l'automne venu, l'enfant de la Savoie
Descend de sa montagne, et prend la grande voie,
Quand sa mère lui dit : Dieu le veut, mon enfant :
C'est que le pain noir manque à la pauvre chaumière,
Et que, depuis longtemps, la gêne et la misère
Font sentir leur vide étouffant.

Quand le fils de l'Irlande abandonne son Ile,
Pour s'en aller, au loin, demander un asile
Où puissent battre en paix des cœurs libres et fiers :
C'est qu'il n'était pas né pour devenir esclave,
Né pour mourir au champ que le landlord entrave
De ses rentes et de ses fers.

Mais vous, Canadiens, pourquoi fuir la Patrie,
Et vous servir si tôt de cette idolâtrie,
Que le cœur a nommé le foyer paternel ?
Pouvez-vous oublier ce que votre âme y laisse ?
Et ne sentez-vous pas l'épine qui vous blesse
En quittant le nid maternel ?

L'été, quand le touriste aperçoit notre Fleuve,
Ses yeux sont éblouis, et son âme s'abreuve
Aux sublimes grandeurs qu'il voit se dérouler.
Il songe, dans son cœur, aux honneurs indicibles,
Que goûte l'habitant de ces plages paisibles,
Qu'aucuns bruits ne semblent troubler.

Il choisit, pour son rêve, une blanche chaumière,
Où, lourde de parfums, la rose balsamique,
Se mêle au vert houblon pour grimper aux creneaux ;
Où le gentil ruisseau s'endort dans son murmure,
En promenant son onde à travers la verdure,
Où chantent de grands chœurs d'oiseaux.

Vous les quittez, pourtant, ces édens qu'on admire,
Pour courir la fortune, et pour servir de mère
Au marchand qui vous donne un peu d'or pour du sang.
Vous engraissez son champ de vos sueurs fébriles,
Et vous ne rapportez que les germes stériles
D'un or qui souille votre flanc.

* *

Que vous êtes à plaindre, hélas ! ô jeunes filles,
Qui laissez, sans pleurer, vos prés et vos charmilles,
Pour aller vivre, au loin, au gré de vos desirs.
Vous la perdez bientôt cette belle innocence,
Que vos mères gardaient, comme un trésor immense,
Loin des appas des faux plaisirs.

Vous les foulez aux pieds vos augustes croyances,
Et vous ne vivez plus des saintes espérances
Qui surdoraient vos jours sous le clocher natal.
Toutes ces belles fleurs sont pour toujours fanées,
Et ne rendront jamais, des premières années,
Le parfum pur et virginal.

Qu'est-ce qui vous engage, et vous pousse sans cesse,
À promener ainsi votre blonde jeunesse,
À travers les écueils qui bordent le chemin ?
C'est le luxe et l'orgueil ; c'est la vanité folle ;
C'est l'attrait des plaisirs dont votre cœur raffole ;
C'est la toilette de demain.

* *

Vous, fils, vous n'avez plus de ce sang de vos pères,
Qui coulait rouge et chaud en face des misères
Qu'il fallait endurer au fond de la forêt.
Ils mangaient du pain noir, mais ils étaient leurs maîtres ;
Désertant la patrie ? ils se seraient crus traîtres :
L'amour du sol les enivrait.

Ah ! oui, vous rougissez d'endosser leur livrée,
Et de porter, comme eux, la bure vénérée
Sous laquelle battaient ces cœurs si douillets.
Il vous faut aujourd'hui des laines duvetueuses ;
Et pour vous procurer ces étoffes couteuses,
Vous allez servir des valets.

Comment vous traite-t-on ? Est-ce comme des hommes ?
Non ; on vous mène ainsi que des bêtes de sommes,
Qu'on attèle au matin, et qu'on détèle au soir.
C'est l'impôt des sueurs qu'il faut à ces satrapes :
On vous cote, aux Etats, comme de riches grappes,
Qu'on exprime sous le pressoir.

Que j'en ai vu, dans la foule que j'ai suivie,
De ces jeunes vieillards, redemander la vie
Au pauvre toit de chaume où leur père était né !
Mais il était trop tard. La sève était finie
Et l'arbre secouait en vain son agonie :
Les vents l'avaient déraciné.

Pourquoi vous exiler ? Elle est noble la tâche
Du hardi pionnier, qui fait servir sa hache
À rendre productif le sol de son pays.
Vous avez l'avenir au bout de vos cognées :
Faites à la forêt de fécondes saignées
La vie est là, sous l'abatis.

Nous possédons des bois, des mines, des richesses,
Qui valent beaucoup mieux que les fausses promesses
De cet or séducteur qu'on fait luire à vos yeux.
Vous vous plaignez, qu'aux champs la vie est parfois dure ;
Pourtant, souvent là-bas, vous couchez sur la dure,
Le long des grands chemins érayeux.

Dépensez, au pays, la moitié des fatigues
Dont vous êtes, ailleurs, les victimes prodigues ;
Et le pain du bon Dieu ne vous manquera pas.
Surtout, ne soyez plus, comme grives sur branche,
Toujours prêts à sauter sur la première planche
Où vous croyiez voir des appâts.

Croyez-moi, jeunes gens, allez ouvrir des terres !
Et bâtissez-vous, là, dans nos bois solitaires,
Des toits, pour ombrager, un jour, vos cheveux blancs.
On dort mieux que des rois sur la paille des chaumes ;
Et la fortune vient, quand on est économes.
Fils de colons, restez aux champs.

* *

O vous, qui dans l'exil, mes chers compatriotes,
Gardez, comme un dépôt, dans vos cœurs patriotes,
L'honneur pur et sacré du nom canadien !
Revenez vous asseoir à l'âtre qui pétille ;
Vous avez votre place au foyer de famille :
Vos cœurs n'y souffriront de rien.

ENVOI.

Cher ami, je sais, le cœur de la Patrie
Saigne depuis longtemps, blessé par la Furie
Qu'on appelle : Emigration.
La jeunesse affolée abandonne nos terres ;
Plus de deux millions ont passé les frontières :
C'est plus qu'une aberration !

Ah ! oui, si de tes pairs, j'avais les larges ailes,
Je les irais chercher ces pauvres hirondelles,
Qui ne peuvent trouver le chemin de leur nid.
Je leur rendrais leur ciel, leurs bois et leurs bocages ;
Et tous ces exilés, heureux sous leurs ombrages,
Garderaient à jamais, ce souvenir béni.

Sainte-Hénédiène, février 1885.

Dr A. MORISSET.

À NOS LECTEURS.

À la fin de l'année dernière nous avons promis
mer et monde à nos lecteurs. Eh bien ! nous tien-
drons parole. Nous ne leur donnerons pas la mer,
mais nous leur procurerons le monde, et ce qui est
encore mieux, un monde illustré.

Le *Journal du Dimanche* va donc, la semaine
prochaine, se transformer. Nous ne pourrions pas
dire qu'il va sortir de ce monde, où les plus belles
choses ont le pire destin. Au contraire, c'est qu'il
va résolument entrer dans le monde, vu qu'il va
se fusionner avec le *Monde Illustré*, journal plein
de sève, de vogue et de vie.

Comme les abonnés ne sont pas les mêmes nous
avons cru faire une grande économie en ne faisant
qu'une seule rédaction, qu'une seule composition
et qu'une seule administration pour les deux jour-
naux. En diminuant par ce moyen les dépenses
de moitié et en doublant les revenus, nous pour-
rions augmenter d'autant et même d'avantage l'at-
trait que tout lecteur cherche dans un journal.

Ainsi, la semaine prochaine, le *Journal du
Dimanche* sera le *Monde Illustré*. Le lecteur et
l'amateur ont tout à y gagner. Ils y trouveront
chaque semaine, des gravures magnifiques qui
rivalisent en perfection avec les meilleures illus-
trations françaises. Les lecteurs du *Journal du
Dimanche* y retrouveront leurs chroniqueurs, Maud

et Fernand et ainsi que les autres collaborateurs. Et ils soigneront d'autant plus leurs écrits que cette combinaison aura pour effet de doubler leur salaire. Cette satisfaction morale va donner des ailes à leur imagination, rendre leur style imagé comme des illusions et donner à leur esprit ce piquant qui sent le sel gaulois.

Ce sera donc le *Monde Illustré* qui parviendra aux abonnés du *Journal du Dimanche*. Tout abonnement acquitté au *Journal du Dimanche* comptera comme abonnement payé au *Monde Illustré*.

Quant aux abonnés du *Journal du Dimanche* qui n'ont pas encore payé, leur abonnement se continuera avec le *Monde Illustré* de la même manière que s'ils recevaient toujours le *Journal du Dimanche*. Les conditions ne seront pas changées.

LES ARRÉRAGES

pour abonnement ne seront pas payables au *Monde Illustré*, c'est-à-dire que tout abonnement de l'année dernière, de janvier 1884 jusqu'au 31 décembre dernier, sera payable au *Journal du Dimanche*, comme par le passé.

Mais tout abonnement non discontinué au premier janvier dernier, mais dont six mois n'étaient pas encore expirés au 31 décembre, sera payable pour les six mois ou le reste de l'année, au "*Monde Illustré*."

UNE CONDITION

que le lecteur fera bien de remarquer, c'est que l'abonnement au "*Journal du Dimanche*" était payable d'avance et il sera strictement exigé d'avance au "*Monde Illustré*," comme il le fait pour ses autres abonnés.

Nos lecteurs trouveront au "*Monde Illustré*" un avantage que n'ont pas les abonnés de ce journal; car l'abonnement au "*Monde Illustré*" est de \$3.00 par année, mais tous ceux dont l'abonnement est commencé au "*Journal du Dimanche*," ne paieront que sur le pied de \$2.00 par année. Ils se trouvent à faire une économie d'une piastre.

De plus le "*Monde Illustré*" donne tous les mois \$200 de primes, d'après le système de loterie. Les lots sont de \$50 jusqu'à \$1. C'est un avantage qu'on ne trouve pas dans aucun journal. L'abonné a donc une chance de gagner un lot. Chaque numéro du journal porte un numéro qui est un billet de loterie, se tirant tous les mois.

Ainsi la réunion des abonnés des deux journaux va faire du "*Monde Illustré*" un journal établi sur des bases les plus solides possibles, bien qu'il l'était déjà. La littérature canadienne ne fera qu'y gagner et le public trouvera un puissant encouragement à s'abonner à nos revues, lorsqu'il y verra tant d'intérêt, de sécurité et d'attraits.

Nos abonnés ont hâte, nous en sommes sûr, de voir le prochain numéro, avec les magnifiques illustrations que nous promettions à nos lecteurs, il y a quelques mois.

La chronique de Maud paraîtra dans le "*Monde Illustré*" de la semaine prochaine.

Le "*Journal du Dimanche*," en disparaissant du monde littéraire, dit à ses lecteurs, non pas adieu, mais au revoir dans l'autre monde, qui sera le monde où l'on s'amuse.

LE JOURNAL DU DIMANCHE.

UN MAL POUR UN BIEN.

La musique cessa; la valse resta inachevée; minuit sonnait. Et des brillantes soirées d'un carnaval retentissant qui avaient monté plus d'une imagination, d'une trop courte série de fêtes délicieuses, de toute avalanche de gourmandises

charmantes qui avaient grisé plus d'un cœur, il fallait passer à un temps de calme, de repos devenu nécessaire.

Dans un riche salon imprégné de parfums, resplendissant de lumière, pour redire une dernière note joyeuse, semblaient se trouver réunir jeunesse, fraîcheur, amour.

Comme après tout rêve qui tombe et qu'on ne voudrait ne pas laisser briser, un silence profond succéda, pendant quelques instants, à la voix cassée de la pendule de grand'mère installée de la veille dans la pièce voisine.

Puis lentement, lentement, les groupes se formèrent; la conversation languissante d'abord s'anima peu à peu; bientôt elle devint générale. Soudain, de francs éclats de gaieté, de bons rires firent oublier aux figures allongées la danse coupée court et remplacèrent les accords bruyants de l'orchestre disparu.

Apparemment on complotait; et on allait fièrement.

Durant le pieux temps du carême, on devait renoncer à toute réunion mondaine, fermer ses salons, presque son cœur,—mais, la glissade, le patin, la raquette, qui, quelquefois déjà, avaient contribué à rendre agréable plus d'un exercice sain et inoffensif, ne restaient-ils pas dans leur rôle? et ne devaient-ils pas aider quelque peu à briser la monotonie de ces quelques semaines, tout en leur conservant précieusement le cachot paisible, dévotieux qui les fait aimer entre toutes?

Ces jeunes naufragés du bonheur crurent se cramponner à des planches de salut; et, au lieu de se séparer pour ne se retrouver qu'au carnaval prochain, quand toutes les figures seront changées, on se quitta heureux et plein d'espoir, comptant sur la blanche neige, sur la glace brillante, sur les avantages de notre bon hiver que tant de peuples nous envient.

Hélas! on ne savait pas ce qui devait suivre!

La haute autorité a parlé; les mamans ont écouté; et... plus de glissades aux émotions nerveuses, plus de courses féériques sur le galant patin, plus de promenades gracieuses à la raquette légère! Car il paraîtrait, que cette dernière même devra subir la loi donnée,—et c'est bien ce qui m'afflige le plus sensiblement. Plus: merci à celles qui, trop crânement, ont su coiffer la tuque, il nous faudra, répète-t-on, relégué nos bons costumes de couvertes si chauds, si coquets, si modestes, malgré ce qu'on en dise, au fond de notre garde-robe sous la sauve-garde d'une précieuse étiquette. Ma foi, c'est dommage!

Mais femmes, notre rôle à nous est de donner l'exemple de la soumission et de l'obéissance; nous ne dévions pas de la route que nous avons su toujours tracer et suivre fidèlement en semant ici de l'esprit révolutionnaire. L'Église commande; nous courberons très humblement le front sous sa volonté juste et sage. Seulement qu'il nous soit permis de dire avec un regret trop partagé pour ne pas être compris: Adieu *braines*, patins, raquettes et costumes!

A quelque chose, malheur est bon: cette décision de l'autorité religieuse aura pour effet de nous faire employer les longues heures de nos veillées. La lecture est, suivant moi, la meilleure porte pour sortir d'un isolement aussi subi qu'imprévu.

Lisez-vous? Vous me répondrez peut-être: beaucoup. Moi je vous dirai: bien; cependant, j'aime beaucoup à lire.

J'ignore si c'est matière de goût, mais je lis à la façon des fins gourmets: lentement, à petites gorgées pour mieux déguster. C'est aussi, je crois, le plus sage parti, par ce temps où l'excès atteint si vite son comble.

Parmi la jeunesse, beaucoup lisent avec une

rapidité, je dirai, une vitesse qui tient du prodige. Infailliblement, cette faim insatiable, qui les porte à dévorer plutôt qu'à goûter, cette manie glotonne les conduit à épuiser la bonne matière à la portée de leur bourse; et, parce qu'il faut lire quand même, les librairies lestes et à bon marché aidant, des jeunes personnes ont en leur possession des ouvrages, dont j'emploierais les nombreuses pages à allumer mon poêle de cuisine,—si toutefois le mépris, le dédain, l'amour-propre ne m'empêchaient de les prendre entre mes mains. Et ce serait encore respecter ces volumes.

Il y a d'heureuses exceptions: mais d'autre part, on se livre à ces lectures comme un être s'abrutit en se livrant à l'usage des spiritueux. Plus on lit, plus on enflamme en soi le désir, la passion de lire encore. Et de même que celui qui, se relevant dans le fossé qui borde le chemin, est surpris de se trouver entre de si méchants draps, de même les *lisances de romans*, tombant dans un désordre d'intelligence triste à dire, ne se retrouvent qu'après le réveil,—quand il y en a un.

Je n'appartiens pas à cette catégorie,—Dieu merci,—cependant je sais ce qu'est un roman. Et tous ces livres se ressemblent.

Un jour, je vis un livre dont chacun raffolait. On le vantait, on l'applaudissait, etc. Simple curiosité, ou, afin de pouvoir mêler ma voix aux autres enthousiasmées, je voulus feuilleter le précieux ouvrage. Au chapitre dix-septième, j'en eus tout plein.

Admirablement tourné par la plume d'une femme dont le souvenir vit mieux par l'esprit que par la beauté, ce livre est un chef-d'œuvre du genre et son auteur nous tient continuellement sur des charbons ardents, sans sembler se préoccuper fort comment nous en retirerons notre semelle. C'est un échafaudage d'entraînements, de délires, d'excitations, d'affolements, d'ivresse et de prestige. Juste ciel! quelle lecture!

Que devient au milieu de ce tohu-bohu, la délicatesse des sentiments, l'élévation des pensées, la pureté des intentions?

Ah! je ne m'étonne pas qui se repaissent ordinairement de ces plats, trouvent la vie; je ne m'étonne pas de les voir s'en aller, tristes, nerveuses, à la recherche d'événements, d'aventures, de situations, qui n'existent que dans la cervelle des écrivains qui se jouent d'elles en s'en moquant. Elles sont toute passion, tout imagination,—tout roman. Elles débitent des phrases de roman et émettent des idées parentes à celles du romancier le plus à la mode. En elles rien ne m'étonne, non; parcequ'elles laissent voir à quelle source elles puisent.

Oh! donnez-moi un livre qu'on lit, qu'on relit, qu'on retrouve toujours plein de nouveaux charmes. Donnez-moi un livre dont chacune des pages contient entre ses lignes des émotions dignes du cœur humain tel que Dieu l'a fait. Donnez-moi un livre qui n'enlève rien à notre franchise, à notre enjouement, à notre expansion, à notre réserve. Donnez-moi un livre qui apprend quelque chose et laisse quelque chose où il passe!

C'est un trésor qui fait naître une joie silencieuse mais qui, pour cette raison, n'est pas sans valeur: Elle dilate l'âme, ouvre l'intelligence qui ne se garnit pas au détriment du cœur, de la société et des mœurs.

Je n'ai pas la prétention de croire que je viens de dire du nouveau: le *Journal du Dimanche*, la semaine dernière encore, mettait ses lectrices en garde contre les lectures dangereuses. Mais, comme je le fais dans un style beaucoup plus maigre que celui qu'on annonçait au commencement de la dite chronique, mon article sera pour les moins gourmands.

HERMANCÉ.

À CEUX QUI DOIVENT DES ARRÉRAGES.

Ceux qui n'ont pas encore payé leur abonnement de l'année dernière sont priés de le faire immédiatement.

Leur négligence leur vaudra peu de ménagement de notre part. Si tous ceux qui doivent des arrérages ne se hâtent pas de nous expédier de suite le montant de ces arrérages, nous serons dans la pénible nécessité de prendre des procédés judiciaires contre eux.

Tous ceux qui devaient un an, six mois ou plus, au 31 décembre 1884, devront payer au *Journal du Dimanche* et expédier sans retard, par la malle, le montant de leur abonnement, à la boîte 2,029, Montréal.

Les retardataires de la ville, s'ils veulent éviter des frais, pourront payer au bureau du *Journal*, au no. 25 rue Ste-Thérèse, chez M. Daniel, imprimeur.

Cet avis sera exécuté à la lettre et ce sera le dernier. On fera bien d'en profiter.

Mais ceux qui devaient moins de six mois au 31 décembre auront affaire à la nouvelle administration et devront s'adresser au *Monde Illustré*.

ÇA ET LÀ.

On lit dans le *Journal de Québec*:

Le "hasard," que Murger appelait "l'homme d'affaires du bon Dieu," vient de favoriser un de nos citoyens de Québec. M. Ambroise Lafrance, le relieur, a gagné la grosse prime de \$50.00 sur les 94 primes offertes par le "Monde Illustré," à ceux qui font l'achat de ses numéros.

Le deuxième fascicule des "Nouvelles Soirées Canadiennes" contient une jolie étude de l'honorable P. J. O. Chauveau, sur le délicieux ouvrage de Mademoiselle Laure Conan: "Angeline de Montbrun."

Le mouvement littéraire s'accroît dans notre pays, et nous pouvons nous en réjouir; car la pureté de nos mœurs ne nous a fait exprimer jusqu'ici que des idées saines et morales dont les écrivains français, en grande partie, semblent avoir oublié les plus élémentaires notions.

La littérature est une des plus pures manifestations de la vie intellectuelle et morale d'un peuple. Elle peut devenir très dangereuse si elle se gangrène au souffle impur d'inspirations délétères; elle fera le bonheur d'une nation si elle se tient haut dans les sphères seraines d'un idéal chrétien. M. Chauveau a rendu un hommage mérité à cette jeune fille qui a écrit de si belles et de si bonnes pages. Ceux qui sont arrivés aux dernières limites de l'âge doivent guider les "jeunes" et les préparer pour l'avenir. Le conseil ou l'encouragement d'un homme âgé peut quelquefois avoir des conséquences incroyables.

Nous sommes heureux de voir que le Maire de Montréal a mis en pratique la suggestion que nous faisons, il y a quelque temps, relativement aux réceptions que le Maire devraient faire à l'Hôtel-de-Ville.

Mettant de côté toute question de politique, ces réceptions seront très agréables à la société mont-réalaïse. Nous en faisons nos compliments à notre nouveau Maire.

Il en est du mariage comme d'une charrue à laquelle sont attelés le mari et la femme; tant qu'ils tirent tous deux de concert, la charrue va bien. Mais, si la femme se met quelque jalousie dans la cervelle, le mari se chagrine; la femme alors tire d'un côté, et le mari de l'autre, et tout va mal.— (Dancourt.)

La vie, dit-on, est un fil que Dieu tient par les deux bouts; dans le mariage, c'en est un quelquefois que le diable nous donne à retordre.— (Idem.)

Ce n'est point se marier, c'est négocier, que de prendre une femme pour son bien; ce n'est point se marier, c'est se contenter, que de prendre une femme pour sa beauté; ce n'est point se marier, c'est rodoter, à certain âge, que de prendre une jeune femme pour avoir de la société; se marier, c'est choisir avec discernement, à loisir, par inclination, et sans intérêt, une femme qui vous choisisse de même.— (Dufresny.)

La sainteté et le bonheur des mariages est un intérêt public et une source de félicité pour les Etats.— (Bossuet.)

Ceux qui n'ont pas payé leur abonnement de l'année dernière, à venir au 31 décembre 1884, devront se hâter de le faire, s'ils veulent s'éviter des frais. Ils devront adresser leur lettre: *Journal du Dimanche*, boîte 2,029, Montréal. Ils recevront un reçu par le retour de la malle.

LES AUTEURS CÉLÈBRES.

Voici quelques chiffres curieux sur les sommes perçues par quelques auteurs célèbres pour certaines de leurs œuvres:

- Byron a touché du libraire Murray \$77,275;
- Cuvier a vendu à Panckouke \$2,076 ses notes pour l'édition de *Pline*;
- Walter Scott a tiré \$400,000 de la vente de ses œuvres;
- Chateaubriand a cédé le privilège de la publication de ses ouvrages pour \$110,000 aux libraires associés;
- Lamartine a vendu deux ouvrages à Charles Gosselin \$20,000; la *Chute d'un ange*, \$45,000;
- Victor Hugo a tiré \$12,000 du manuscrit de *Notre-Dame*;
- Lamennais a vendu ses œuvres \$3,000 le volume;
- Thiers a cédé le *Consulat et l'Empire* au libraire Paulin pour \$100,000.

DORÉNAVANT

— LE —

"JOURNAL DU DIMANCHE"

— SERA —

"Le Monde Illustré"

Que nos abonnés recevront dès la semaine prochaine.

Chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ porte un numéro qui est un billet de loterie dont le tirage a lieu tous les mois.

Les primes payées chaque mois aux abonnés sont de \$200, depuis \$50.00 jusqu'à \$1.00. Sachons profiter de ces avantages.

De plus le *Monde Illustré* contient chaque semaine de magnifiques illustrations. C'est le seul journal illustré du Canada.

L'AMOUR ET LA SANTÉ.

—Docteur, que pensez-vous de l'amour ?

—Je pense que c'est la santé !

Le médecin qui faisait cette déclaration était bien portant, bien vivant. Devait-il à l'amour cet équilibre parfait entre son être physique et son être moral, ou bien son tempérament solide lui conseillait-il cet aphorisme ?

—Et vos clients ? répliquai-je, ces victimes de l'amour ?

Je n'ai jamais reçu dans mon cabinet une victime de la vérité, et ceux qui s'intitulent les dyspeptiques de l'amour sont des forçats qui viennent se faire ferrer.

—Alors, docteur si je vous comprends, il n'y a d'amour que dans le mariage...

Ai-je dit cela ? En aucune façon. On aime comme on peut, où l'on peut ; l'Eglise n'a rien à voir dans le sentiment volontaire. On abolirait le mariage qu'on n'abolirait pas l'amour vrai, et l'on instituerait le mariage obligatoire qu'on ne multiplierait sans doute pas l'amour.

—Vous parlez, docteur, du sentiment volontaire ; suffit-il de vouloir aimer, pour être certain d'aimer, et surtout d'être aimé.

—Je crois que ce que l'on veut fortement, à moins que ce ne soit la lune, on l'obtient, et quand même l'application de la volonté n'aurait abouti qu'à vous rendre amoureux, sans obtenir la réciprocité d'une femme, je crois que cette ambition, éveillée, maintient le cerveau en chaleur héroïque, et que l'homme qui vit pour un espoir chimérique, impossible, mais superbe, vivant plus noblement que l'homme qui ne se donne pas le temps d'espérer, vit mieux. Je connais des héros qui ont tant de courage à se sacrifier, qu'ils s'en portent bien.

—Vous êtes poète, docteur !

—C'est possible. Quand on ne l'est pas d'instinct, en naissant, on le devient en vieillissant après avoir vécu. La poésie c'est l'arôme de la vie ; à vingt ans on l'aspire, à cinquante on le cherche et on le respire sur les fleurs que l'on a plantées ou que l'on a vues naître. Seulement les poètes de mon âge ne font pas de vers, ils courent moins de risques.

—Revenons à l'amour.

—Volontiers, d'autant plus que j'ai une histoire à vous conter qui vous prouvera la vérité de mon système.

* *

Le docteur s'assit, me fit asseoir et commença :

—“ Savez-vous que c'est une chose souvent bien lourde que le secret professionnel ! Je n'approuve pas les gens qui racontent la cuisine politique, après avoir rendu leur tablier, ni les gens qui ont accepté de faire de la police pour en déguster ensuite les autres. Ah ! si nous disions tout ce que nous savons ! et ma foi, nous sommes souvent tentés de le dire, quand nous voyons les singuliers mariages qui se fabriquent... Un jour, je fus mis à une dure épreuve. J'avais pour client un beau et bon jeune homme, affligé d'une maladie nerveuse épouvantable ; il avait des crises qui l'eussent fait passer pour un possédé du démon, quand il se tordait à terre, écumant de rage. Il était riche, studieux, dévot, de bonne famille ; je n'avais pu savoir si le mal était héréditaire ; son père se défendait d'avoir jamais eu cette terrible maladie, et la mère était morte. Était-ce elle, la pauvre femme, dont je voyais le doux et pâle visage dans un portrait, qui avait transmis à son enfant bien aimé le germe de ce mal ?... Peu importait ! il fallait guérir l'être aimable qui souffrait tant. Je luttais de mon mieux ; je parvins à rendre les accès moins fréquents, et après deux outrois mois, mon jeune malade me parut avoir des chances sérieuses et prochaines de

guérison. Il était encore très nerveux ; le visage avait encore des pâleurs par instant qui épouvantaient, et les yeux s'égarèrent parfois à faire frémir. Je le voyais à de longs intervalles ; j'hésitais même à le rechercher, car il épiait mon inquiétude.

“ Un jour, je reçus sa visite ; il était blême, mais il souriait comme les peureux qui vont se battre avec la mort.

—Docteur, me dit-il en badinant, je viens vous demander comment je me porte !

—Mais vous vous portez à merveille !

—Ah ! vous en êtes sûr ?

—Parbleu ! est-ce que vous voulez vous engager ?

—Non, je veux me marier !

“ J'avoue que je tressaillis intérieurement. Se marier, lui ! ce roseau vibrant ! Je dissimulai ma stupeur et naturellement, comme un bon médecin que je suis, je mentis :

—C'est une excellente idée que vous avez là ! répondis-je en riant trop.

—Êtes-vous bien sûr que ce soit une idée excellente ?

“ Le pauvre possédé me regardait tout à coup, avec des yeux si ardents, si perçants, que je sentis une vrille dans mon estomac. Il allait devenir bien difficile de mentir.

“ Au lieu de répliquer catégoriquement j'essayai de biaiser.

—Est-ce un beau parti ? de la fortune ?

—C'est un beau parti, reprit-il, presque violemment, parce que je l'aime et qu'elle m'aime ! Mais le mariage ne se fera, docteur, que si vous le conseillez.

—Ah ! diable ! il faudrait connaître la future.

—Il vous suffit de me connaître et de me répondre sans ambage. Suis-je guéri ? Êtes-vous sûr que marié, heureux, je ne donnerai pas à la chère âme qui se fie à moi le hideux spectacle que j'ai donné si souvent à mon père ? Songez-y ! Ce serait le désespoir pour elle, ce serait la mort pour moi ! Mon mal est un secret qui a été bien gardé. Faut-il le déclarer, et alors... renoncer au bonheur ? ou bien le contenir et risquer mon bonheur et mon honneur ?

“ Jamais je n'ai senti torture pareille. Je l'aimai tout à coup comme un fils, ce malade qui ne m'intéressait jusque-là que comme un client aimable. Je me taisais, il me dit avec angoisse :

—Je veux la vérité, je m'adresse à un honnête homme ; ne songez pas à moi, docteur, songez à elle.

—A elle ? Encore faudrait-il savoir...

“ Il hésita, puis la rougeur aux joues et un feu nouveau dans les yeux, il me nomma... précisément la fille d'un de mes amis, une jolie, mignonne et frêle créature ! J'avais maintenant une double responsabilité. Si le père de la jeune fille allait venir me consulter sur la santé de son gendre ! Que faire ? Tuer ce couple charmant, ou lui laisser emporter la mort dans son voyage de nocces. Pauvre petite ! que deviendrait-elle, devant ce convulsionnaire ? J'avais des picotements dans la tête.

* *

—Écoutez, mon ami, dis-je enfin au jeune homme qui me consultait, je pourrais vous répondre tout de suite et vous donner une assurance qui tiendrait peut-être autant à mon amitié qu'à mon expérience. Je vous demande un examen sérieux de votre santé... Oh ! pendant peu de jours... Je vous crois guéri ; mais je veux une certitude superflue qui me fasse me griser à votre noce. Où en êtes-vous ? La demande n'est pas faite ?

—Non.

—Je vois que les aveux sont échangés !

—Oui, me dit-il avec un rayonnement qui le transfigura.

—Aurez-vous le courage de différer de huit jours vos démarches ?

—Oui, si vous vous engagez sur l'honneur à me dire la vérité dans huit jours.

—Je m'y engage.

“ Il partit avec une sorte d'enthousiasme me laissant fort perplexe.

“ J'avais juré de dire la vérité, mais nous nous parjurons tant devant nos malades que ce n'était pas cela qui me gênait. Je consultai quatre médecins de mes amis sur le cas de conscience et le cas médical.

“ Le premier qui était aussi un homme politique, me dit :

—Ne répondez pas !

“ Le second fut d'un avis contraire :

—Répondez catégoriquement. Tous les jours nous faisons entendre à des gens qu'ils sont condamnés à mort.

—Mais si pourtant il était destiné à vivre ?

—Comment est la jeune fille ?

“ Une discussion s'engagea sur un tas de phénomènes que je n'ai pas à vous expliquer, sans conclusion rassurante.

“ Le troisième médecin, qui était marguillier de sa paroisse, bien que très savant, me dit :

—Voulez-vous que je parle à l'abbé Tetu ? Il est d'une habileté extrême en pareil cas ; il verra la jeune fille, le père suscitera des obstacles...

—Qui ne tromperont pas mon jeune homme.

“ Le quatrième docteur que j'avais réservé pour la fin, parce que j'étais souvent d'accord avec lui, me dit :

—Mariez-les, puisque c'est la moins mauvaise chance que vous ayez pour vous et pour lui.

“ Les quatre avis écartelaient ma conscience. Heureusement, je me rappelai précisément à ce moment-là une invitation pour un bal que donnait le surlendemain, la tante de la jeune fille. Puisqu'elle y serait, il y serait. Je devais y aller, pour observer, pour voir ; peut-être aurait-il en plein bal une rechute qui me tirerait d'affaire ! Je devais fuir par anxiété de tendresse.

“ J'arrivai quand le bal était commencé, je tâchai de ne pas trop me monter pour l'observer mieux, à mon aise. Ah ! mon ami, quel enchantement que la jeunesse et l'amour ! Il ne la quittait pas ; il l'attachait, il s'attachait avec elle ; ils dansaient ensemble, et quel joli couple ! Il n'était ni rouge, ni pâle, mais rose comme elle qui était habillée tout en rose. Le monde souriait avec indulgence, et ils étaient seuls dans cette cohue ; ils allaient au buffet comme Daphnis et Chloé allaient boire au ruisseau. Il était infatigable, il m'obligea à ne rentrer qu'à trois heures du matin ; ce fut lui qui conduisit le cotillon, avec quelle verve ! quel entrain ! Mais c'était toujours elle qu'il choisissait.

“ J'ai senti toute ma science s'en aller avec la sueur que j'essuyais sur mon front. Je devins naïvement confiant et comme, à la fin du cotillon, il ne restait plus que des parents indispensables, en tournant une dernière fois, le beau danseur m'aperçut, causant, la main appuyée sur le genou de mon ami, le père de la jeune fille. Il s'arrêta brusquement ; je crus qu'il avait le vertige. Mais un défi de jeunesse, d'amour, de vie passa dans ses yeux, il s'approcha de moi avec elle avant qu'il m'eût parlé, je lui dis :

—Vous voyez, je suis en train de faire la demande.

“ Ce n'était pas vrai ; mais du moins ce mensonge-là était, au fond, sincère comme une vérité.

“ Il rougit, eut des larmes dans les yeux, me regarda,—oh ! comme je souhaite que mon fils me regarde un jour quand je le marierai,—et balbutia : Merci ! La jeune fille leva sur lui des yeux languissants qui n'avaient plus peur de montrer leur secret.

“ On les appela et ils retournèrent au cotillon. Le père me conta alors que je n'avais pas besoin

de lui faire la demande. Il y avait belle lurette que sa fille la lui avait faite!

—C'est depuis ce temps-là que j'ai vu surtout que l'amour est la santé.

—Alors, docteur, il a été guéri!

—S'il a été guéri! C'est un des plus beaux hommes que je connaisse...

Et il semble aussi amoureux de sa femme qu'au premier jour.

NESTOR.

LA CONSOLATRICE.

La tête dans les mains, tout le corps, par instants, secoué de sanglots, il était assis près du lit où elle allait mourir. Elle avait déjà, fermant à demi les yeux, la pâleur des trépassées, et la beauté, sur elle, n'était plus qu'une survivance. Longue, blanche, froide, étendue sur le dos dans ses cheveux déroulés, on aurait pu faire de cette mourante la statue du tombeau d'une très jeune reine.

D'une voix presque éteinte, entre de légers râles :

—Oh! ne te déssole pas, mon bien-aimé! dit-elle.

Pourquoi tant de douleur? tu me perds, mais je te quitte, et pourtant je ne pleure pas. C'est que je suis une pauvre femme, qui n'a pas lu les savants livres; je suis chrétienne, simplement. Je sais que je vais m'endormir pour m'éveiller bientôt, et, quand me luira le jour éternel, tu seras près de moi comme les autres matins. Cette foi paisible, je veux qu'elle soit la tienne. Sèche tes larmes, souris. Donne-moi un baiser; je te le rendrai demain.

Il ne répondait pas, déchirant les draps de morsures convulsives. Elle reprit, plus faiblement encore :

—Une seule chose pourrait désespérer mon âme qui sait où elle va et me donner de mauvais rêves dans le court sommeil du tombeau: ce serait la pensée de ne pas t'avoir rendu heureux ici-bas comme tu méritais de l'être. Je serais inconsolable d'un seul chagrin que je t'aurais donné. Parle, ô mon adoré, parle-moi une fois encore, toi que je n'entendrai plus sur terre. Est-il bien vrai que tu as béni les jours depuis l'heure de mes premiers aveux, et que je n'ai jamais été pour toi la cause d'un tourment?

Il leva le front et bégaya dans des pleurs :

—Tu as été le charme, la consolation, l'amour! Tu as mis dans ma vie le paradis auquel tu crois. Il n'est pas de sourire que je ne te doive, et voici les seules larmes que tu m'aies fait verser. Les autres femmes, même les plus parfaites, ont des indifférences, des cruautés, des caprices; il leur arrive de détourner les yeux ou d'écarter leur esprit, un instant, de celui qu'elles ont élu; les mieux aimés se sentent seuls, souvent. J'ai toujours eu autour de moi, comme un enveloppement de délices, ta caressante douceur! et je ne me souviens pas d'avoir souhaité, depuis que tu es ma femme, un lendemain différent de la veille.

Tandis qu'elle pensait ainsi,—lui, pleurant,—quelqu'un entra. Un prêtre, qu'on avait appelé.

Pieuse, elle se signa d'un geste qui tremble.

—Quitte-moi, pour un instant, mon bien-aimé, murmura-t-elle. Il faut que je sois seule avec Dieu.

Il s'était levé.

—Seulement, ne t'éloigne pas trop, je t'en prie. J'ai besoin de savoir que tu es près de moi. Va dans cette chambre, là. Même, ne ferme pas la porte. Si je me sentais plus mal, je t'appellerais, pour que tu me voies te sourire en mourant.

Il se retira, une main sur les yeux, sans oser regarder le prêtre.

—Mon père, dit-elle d'une voix faible au point que le confesseur dut s'incliner pour entendre, si à l'heure des aveux suprêmes, une misérable pécheresse, troublée encore par un intérêt humain, mentait au Dieu de charité et de justice, ce Dieu, n'est-ce pas, serait impitoyable pour elle?

—Oui, ma fille, dit le prêtre.

Elle frissonna sous ses draps presque linceul.

—Elle n'aurait aucune miséricorde à attendre, excrât-elle, en le proférant, l'infamie de son mensonge?

—Aucune miséricorde, ma fille.

Elle était si blême que lui conseilla de se confesser sans retard, craignant la mort interruptrice. Elle parla d'abord très bas, disant les menues fautes de sa pieuse et pure vie. Le prêtre souriait, heureux de cette âme sauvée. Mais, bientôt, après un regard vers la porte, restée entrouverte, de la chambre voisine, elle se dressa sur la couche, avec effort, à demi, et dit en élevant la voix :

—Je dois confesser, mon père, un péché, ancien déjà, que je n'ai jamais avoué, même au tribunal de la pénitence. L'homme qui a été mon époux avant celui que je vais laisser veuf, je ne l'ai pas aimé. Presque enfant lorsqu'on me maria, je consentis à être sa femme, dans ce trouble attendri dont l'idée d'un hymen prochain agite les jeunes filles. Mais l'inconnu auquel on me livrait, je ne l'aimais pas,—ah! par le Dieu qui m'entend, je le jure,—je ne l'aimais pas, mon père! A peine étais-je mariée, que je fus prise d'une horreur insurmontable de sa présence, de sa parole, de tout ce qui était lui; c'est là le péché dont je m'accuse, mon père. Mais, hélas! je ne m'en repens point. Oui, même à cette heure où je vais paraître devant Dieu, j'éprouve une immense joie de m'être réservée pour le vrai époux de mon corps et de mon âme, pour celui que, dans l'éternité...

Elle n'acheva point. En un roidissement de tout son être, elle tomba dans l'oreiller, frappant des pieds le bois du lit. C'était sur une morte que le prêtre étendait les mains. Brusquement, avec un cri, le mari avait poussé la porte entrouverte, s'était précipité. Et maintenant livide, échevelé, mais ayant dans ses yeux pleins de larmes je ne sais quelle lueur d'extase, il contemplait la chère trépassée, qui souriait, heureuse.

FÉLIX.

LA TEMPÉRATURE DE LA VIE.

(Composé pour le 'Journal du Dimanche'.)

LE MATIN.

Pour bercer sans secousse la fleur odorante de l'enfance, la brise n'est qu'un baiser, qu'un souffle, qu'un soupir. Pour réchauffer sans la flétrir, cette fragile plante, le soleil au matin fait ses rayons plus doux: c'est pourquoi Dieu fit l'amour maternel, cet amour éblouissant, ce ciel aux divins rayonnements. Pour cette tige encore faible, confiante, penchée, ce regard de mère a d'incomparables mystères de douceur. Sous la chaleur de ce regard chargé d'amour jamais de brise tiède ou amère. Jamais de morsures du froid cruel. Jamais de flétrissures du soleil meurtrier. La jeune âme ainsi bercée dans l'atmosphère suave d'une tendresse si forte s'épanouit doucement, inconscient du présent insouciant de l'avenir, comme si autour d'elle et sur sa route, il devait y avoir toujours des roses, comme si dans ce jour où elle débute il ne devait pas surgir d'orage, comme si cette première heure radieuse et tranquille avec ses caresses, ses char-

mes intraduisibles, ses sommeils dorés, ses rêves d'anges, ne devait pas passer.

LE MIDI.

L'atmosphère attiédie est devenue brûlante. Le vent sans voix, sans murmures, a des souffles qui blessent. C'est le midi perfide, l'âge critique de la vie où les passions déchaînées et sans guide font tomber tant de fois dans la fièvre de la lutte, ce pauvre esclave rebelle qu'on appelle l'homme. Sous la pâleur ardente de ce soleil au midi que de cœurs en flammes pour les causes bonnes ou mauvaises, que de cœurs consumés aux grands foyers de l'amour ou de la haine, que de désirs rians, que de douleurs atroces, que d'espérances radieuses poursuivies, que de bonheurs entrevus et rêvés à travers ces rayons d'or. C'est sous ce flamboiement que naît l'illusion, cette sœur du rêve. C'est là, qu'alimentée, nourrie, soutenue, elle nous trompe de sa lumière fascinatrice pour tomber ensuite inerte et brisée devant la froide barrière du vrai: car cette heure lumineuse passera aussi comme le matin parfumé et paisible, comme le bonheur fugitif et impalpable; comme la Vie!...

LE SOIR.

Sur le grand horizon, l'astre du jour descend lentement pour s'enfoncer dans son lit rose. Après les lueurs fuyantes de ce beau crépuscule qui a l'air d'un autre amour, c'est l'ombre, c'est la nuit. Et sur l'horizon terne de notre vie, notre soleil décline aussi bientôt après son éblouissement d'un jour. Et le soir arrive morne et triste avec ses déceptions, ses teintes mélancoliques, ses tintements sinistres. Bientôt il ne restera plus de la vie qu'un faible souvenir que le temps va balayer sans pitié, que quelques illusions flétries que le vent de l'oubli emportera dans un tourbillon. Et pour cette dernière heure: l'heure pesante de la vieillesse, que reste-t-il: l'inquiétude de celle qui va suivre, la réminiscence d'un passé qui croule et l'appréhension d'un lendemain éternel. La vieillesse avec ses lassitudes, ses faiblesses, ses défaites, ses affaissements. La vieille c'est le soir de la vie: l'âge du repos qui attend la mort. La mort! mais pourquoi l'appeler ainsi puisqu'elle est le commencement d'une vie nouvelle et bien plus grande, puisqu'elle est le premier éclair de ce beau jour où il n'y aura ni midi ni soir, mais où nous savourerons éternellement les étincelles clartés d'un éternel amour.

M...

Académie Marie-Rose,

Village Saint-Jean-Baptiste.

L'USAGE DES CARTES DE VISITE.

Les cartes de visite, si en faveur aujourd'hui dans le public, ne sont pas, il s'en faut beaucoup, d'invention européenne. Elles existaient en effet en Chine il y a déjà quelque douze cents ans et leur usage ne s'est répandu en France qu'au siècle dernier. Hâtons-nous de dire que les cartes de visite chinoises n'ont aucun rapport avec nos petits rectangles de papier bristol. En Chine, les cartes sont, la plupart du temps, ces pancartes bariolées de dessins incohérents ayant la prétention d'exprimer toutes sortes de souhaits pour celui à qui la chose est adressée. Un usage bizarre, veut, en outre, que la grandeur de la carte soit proportionnée à l'estime et au respect que l'on a pour le destinataire. Au dix-septième siècle, un ambassadeur anglais à Pékin reçut du gouvernement chinois une carte de visite de dix-huit pieds de long, portée par six hommes.

"FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 2

L'Amour Tragique.

I

—Ma parole d'honneur, dit-il, tu me fais rêver tout haut!... Ne t'ai-je pas fait un cours de morale?

—Non, d'esthétique!...

—En tout cas, ce n'est qu'une théorie... générale, et surtout impersonnelle! Revenons à la pratique. Le positif, le réel, c'est ceci: tu aimes une jeune fille; elle t'aime, et tu l'épouses. Ne sont-ce pas là toutes les conditions du bonheur?

—Et cependant, tu n'y crois pas complètement, à mon bonheur?... Allons, rassure-toi, mon excellent Charles! Ton amitié s'était émue à tort en s'exagérant certains détails de caractère qui, chez ma future, sont un charme et non un danger! Romanesque, elle l'est tout juste assez pour séduire, pas assez pour inquiéter... Je serai heureux, très heureux, te dis-je, trop craintif augure! Et pour te prouver que je ne t'en veux pas de ton excessive sollicitude, je te demande ce que dès le premier jour j'ai eu l'intention de te demander: tu seras mon témoin?...

Charles eut un mouvement involontaire qui interrompit son ami.

—Tu refuses? dit Robert vivement.

—Je ne refuse pas! répliqua Charles avec l'empressement d'un homme décidé à tout pour dissimuler un embarras qu'il ne veut pas avouer.

—A la bonne heure! car autrement je penserais que tu m'en veux toi-même de l'acte d'inquisition auquel je me suis livré sur ta personne. Ainsi, c'est entendu, je puis compter sur toi?

—Assurément.

—Dans un mois donc, jour pour jour. Le mariage est fixé au 15 mai.

—C'est convenu.

—D'ailleurs, d'ici là je te reverrai.

Robert s'était levé, et tendait la main à son ami. Celui-ci la prit, avec une cordialité où Robert, s'il eût été moins occupé de toute autre chose, eût peut-être démêlé une sorte d'hésitation. Il sortit.

A peine la porte se fut-elle refermée sur lui, que la figure de Charles prit tout à coup une expression d'inquiétude, presque d'anxiété. Il semblait sortir d'une lutte pénible contre des sentiments qui auraient voulu se faire jour, et qu'une raison impérieuse l'avait contraint à dissimuler.

Il resta quelques instants immobile. Puis, secouant la tête avec un mouvement d'épaules:

—Au fait, pouvais-je rien dire de plus? fit-il en se parlant à lui-même. Ce qui doit arriver arrive. J'ai fait tout ce que je devais... Adviennne que pourra.

—Voyons, ajouta-t-il, après un nouveau moment de réflexion; il a dit dans un mois, le 15 mai?... Le 13, je dois être parti!—Comment faire?... Par qui me faire aider?... Ah! Louis Derainne!... Diable, il est à Londres!... Oui, mais, d'après sa dernière lettre, vers le 8 ou 10 mai il doit être de retour à Nantes... Il faudrait en être sûr!... Au fait, deux mots sont vite écrits!...

Il ouvrit son secrétaire, s'assit et rédigea le billet suivant:

"Oui ou non, seras-tu à Nantes le 10 mai? Si oui, le 13 au matin,—retiens bien la date,—tu m'enverras une dépêche ainsi conçue: "Oncle au plus mal,—viens sans tarder." Tu n'as pas besoin de comprendre.—Sache seulement que j'ai besoin de compter absolument sur toi. Réponds, et sois prompt.—Charles de Tahan."

—Prompt, il a encore le temps de l'être. Exact, il le sera, j'en suis sûr. Un banquier doublé d'un

ami!... Il tient ses promesses comme ses livres, sans une rature!

Et, la lettre cachetée, l'adresse écrite, il se leva, comme soulagé d'un poids.

—Enfin, ajouta-t-il, en manière de conclusion, ce sera toujours cela de moins!...

II

Certes, Charles n'avait pas menti en disant à Robert que plus d'un parmi leurs amis envierait le plongeon qu'il allait faire dans les eaux conjugales. Mlle de Marny était ce qu'on pouvait appeler un beau parti entre les plus beaux, et un faiseur de méchants madaigeaux, comme il s'en trouve encore, aurait pu lui dire que la pierre qu'il s'attachait au cou n'était rien moins qu'une pierre précieuse!

Noblesse et fortune, ces deux mots magiques ne désignaient qu'une faible partie de la dot qu'il allait recevoir des blanches mains de sa fiancée. Ces mains charmantes recélaient encore bien d'autres trésors, et la vraie parure de cette tête de vingt ans, qu'allait bientôt couvrir le voile de mariée, était moins dans le prestige du nom et du luxe que dans le merveilleux assemblage de grâces qui faisait pressentir en elle une des reines du monde parisien.

En plein épanouissement de jeunesse et de beauté, elle rayonnait de tout l'éclat de perfections déjà acquises et de promesse plus riches encore. Quel splendide été faisait prévoir ce printemps superbe d'énergique floraison! Sans doute, il pouvait y avoir des cheveux aussi blonds que les siens, une taille aussi nerveuse et aussi souple, des formes d'une pureté aussi irréprochable. Et encore où aurait-on pu trouver ailleurs que chez elle la réunion de tous ces avantages, dont un seul suffit à assurer la réputation d'une femme? Mais ce qui était évident, ce que tout le monde, même les rivaux, même les mères des rivales, était obligé de reconnaître, c'est que personne n'aurait été capable de réunir tant de charmes exquis dans une harmonie à la fois aussi parfaite et aussi originale.

Il semblait qu'il y eût comme une banalité du beau, dont, par un raffinement instinctif, elle avait su se garder, pour ne prendre que "l'au delà" de toutes les séductions féminines. Grande, élancée, le front haut et large, les yeux d'un bleu profond, le nez droit aux narines fièrement découpées et légèrement mobiles, la bouche d'un dessin ferme, avec des lèvres aux contours voluptueux, de l'ensemble de sa personne se dégagait une sorte de grâce hardie, qui eût été provocante sans l'expression de calme dédain que promenait autour d'elle son regard.

Attirante et troublante à un degré dont faisait foi le nombre incalculable de gens de tous les âges qui s'en étaient avoués amoureux fous, elle déconcertait son monde par des changements soudains d'une étrangeté inconsciente et parfois cruelle. C'est ainsi que, dans un bal, après avoir littéralement enivré d'elle un des rares privilégiés qui, parmi ses nombreux soupirants, avaient l'insigne honneur de guider ses pas de reine dans la spirale d'une valse nonchalante, après l'avoir grisé des promesses muettes d'un abandon fait pour aiguillonner tous les désirs, elle avait, aux dernières mesures de l'orchestre, une façon d'abandonner son épaule comme si c'eût été celle d'un laquais, qui eût démonté la plus naïve présomption aussi bien que le scepticisme le plus blasé.

Les hommes l'entouraient d'une assiduité familière et craintive dans laquelle ils se sentaient à la fois encouragés et contenus par cette énigmatique créature, dont ils subissaient le charme, comme les oiseaux celui du serpent. Les femmes disaient qu'elle regardait avec trop de fixité, qu'elle chantait avec trop d'âme, parlait avec trop d'esprit dansait avec trop de passion; ou bien, si parfois elle tombait dans un de ces accès de mutisme farouche

qui lui étaient familiers, qu'elle se taisait avec un orgueil trop méprisant. Bref, à les entendre,—et peut-être eût-on démêlé quelque vérité dans leurs jalouses médisances,—il semblait que "le trop" en toute chose, que l'excès fût le défaut de cette organisation singulière, indéfinissable, mais en tous cas d'une impérieuse et indéniable puissance.

Plus que jamais il était sous l'empire de cette puissance, et moins que jamais il songeait à s'y soustraire, l'amoureux, l'idolâtre Robert, l'avant-veille de son mariage, tandis que dans le salon Mme Marny, seul avec la comtesse et sa fille, il dévorait des yeux la figure de sa fiancée, doucement éclairée par la lueur intime d'une lampe près de laquelle elle se tenait accoudée, le regard noyé dans on ne sait quelle rêverie.

La soirée était superbe. A travers la jalousie baissée, qui seule fermait la fenêtre aux battants largement ouverts, on apercevait les ombres noires des arbres qui dressaient leurs troncs noueux dans le jardin de l'hôtel, et par-dessus leur feuillage qu'agitait à peine un léger frisson, les étoiles pures brillant dans le ciel... Quel cadre plus exquis pour un amour comme celui de Robert que ce coin aristocratique du faubourg Saint-Germain, que ce salon presque solennel, où la présence assidue de deux femmes avait mis des coins de boudoir! Quelle plus charmante complicité avec les intimes sentiments qui remuaient son âme que celle de ce trouble irritant, plein d'avengles et sourdes séductions, dont le printemps déjà mûr emplissait le ciel, imprégnait l'atmosphère, et vivifiait même les choses inertes de la nature!

Pénétrée sans doute par cette langueur délicieuse qui semblait flotter autour d'elle, Blanche se taisait. Mme de Marny, assise, ou plutôt demi couchée sur un fauteuil bas roulé près de la fenêtre, restait depuis un instant plongée elle-même dans un silence méditatif.

Veuve depuis trois ans, les trente-neuf printemps qu'on lui attribuait sans qu'elle s'en défendit, ne la séparaient pas assez des souvenirs de sa première jeunesse et de ses émotions de fiancée pour qu'elle pût rester indifférente aux sentiments qu'à travers le calme apparent dont sa fille restait enveloppée elle croyait pouvoir devenir dans ce cœur touché par l'amour.

Car Blanche aimait. Elle s'était trahie plutôt que livrée, même à l'heure où les droits maternels avaient, sur la demande de son futur époux, tenté de forcer le secret où elle se renfermait, tant cette nature étrange semblait redouter tout ce qui pouvait ressembler à une violation de sa jalouse indépendance! Elle aimait... Du moins il fallait le croire, puisque Robert avait trouvé grâce devant l'universel dédain aux pieds duquel étaient retombés, comme autant d'oiseaux blessés, tant de sentiments tendres, éclos sous l'influence magnétique de son regard, et qu'elle avait percés de son refus, comme d'une flèche.

Comment Robert de Kerven avait-il pu fixer cette désespérante inconstance? Comment avait-elle dit oui, de ces mêmes lèvres qui semblaient s'être condamnées à une inflexible et éternelle négation? C'est ce que tous ceux qui prétendaient la connaître pouvaient se demander. C'est ce qu'assurément ne cherchait pas l'heureux fiancé, trop enivré de son bonheur pour songer à en analyser les causes... Sans doute elle l'avait trouvé moins banal que les autres, et la fougue ardente de la passion qu'elle avait lue en lui avait emporté d'assaut ce cœur, uniquement épris de tout ce qui lui paraissait au-dessus ou simplement en dehors des conventions sociales et mondaines, où étouffait, comme dans une prison, la sauvage hardiesse de sa nature.

Mme de Marny rompit enfin ce silence qui, malgré l'intimité autorisée par la situation officielle de Robert, et complétée insensiblement par ses visites de plus en plus fréquentes et longues, aurait fini par devenir étrange.

—Ainsi, dit-elle, vous avez cédé au caprice de cette folle imagination ?

Robert s'inclina en jetant un regard sur sa fiancée. Celle-ci lui coupa la parole.

—Folle en quoi et pourquoi, ma mère ? Parce que j'aime ce qui n'est pas l'absolue vulgarité, et que je refuse d'apprendre la vie comme les petites filles apprennent les sites réputés pittoresques, à travers le stéréoscope à quinze francs qui traîne sur la table de tous les salons ? N'est-il pas déjà suffisant, pour le respect de la mode et des convenances, que, le jour même de mon mariage, je parte docilement pour le pèlerinage obligé vers les montagnes neigeuses de la Suisse et les villes de marbre de l'Italie ? Faut-il me faire un reproche de préférer au tohu-bohu des gares, à l'assourdissant vacarme des chemins de fer, au réglementaire coupé de première classe, une manière de voyages plutôt suspecte de vieilleries que d'originalité, puisqu'il s'agit de l'antique, de l'antédiluvienne chaise de poste ?...

—Estimons-nous encore heureux que tu n'aies pas imaginé le voyage de noces en ballon !... fit la comtesse en souriant.

—Le ballon est bien démodé, chère mère, depuis la dernière Exposition ! répliqua la jeune fille sur le même ton. Et puis, vous savez bien que je n'ai pas besoin de cette voiture-là pour me perdre dans les nuages, vous qui m'accusez sans cesse d'y passer ma vie.

—Enfin, la meilleure raison que tu puisses invoquer, c'est que tu sais bien qu'on te cèdera toujours, enfant gâtée !... Va donc pour la chaise de poste !... Mais, au bout de deux jours, tu m'en écriras des nouvelles ! Tu n'auras pas fait trente lieues dans ton poétique véhicule, que j'apprendrai que tu l'as laissé se morfondre dans quelque trou de province, heureuse de trouver une bonne petite gare bien moderne et un vulgaire coupé capitonné de gris, pour t'y délasser de ton imprudente fatigue...

—Oh ! quant à la fatigue, rassurez-vous, madame ! interrompit Robert. Tout est prévu. Les relais sont prêts, les étapes fixées, les hôtels—non, les auberges !—car nous descendrons dans des auberges—fit-il en souriant, retenues et préparées ; et, quant à notre chaise de poste, je vous assure que celle de mon grand-oncle, arrivée depuis deux jours de Rennes, où elle était pieusement conservée depuis soixante ans, ne le cède en rien comme confortable aux wagons de la plus raffinée des compagnies ! Nous serons là merveilleusement, soyez-en sûre, et au moins, si nous voulons regarder les étoiles, comme ce soir, nous n'aurons pas entre elles le nous la fumée d'une locomotive !...

—Eh bien, dit la comtesse, toujours un peu railleuse, du moment que vous êtes complice si convaincu, je n'ai plus rien à dire. Prenez votre chaise de poste... et que le Dieu de Louis XIV vous conduise ! Pourvu que vous arriviez à bon port !...

—Ah ! pour cela, fit Robert, les grandes routes sont infiniment plus sûres que les voies ferrées ! D'abord nous sommes sûrs de ne pas dérailler...

—Et de ne pas avoir de rencontres, ajouta Blanche.

—Et les rencontres de voleurs ?... répliqua Mme de Marny.

—Il n'y a plus de voleurs sur les routes dit Robert ; ils sont tous à Paris ! Si nous avons à craindre des attaques nocturnes, c'est plutôt rue du Bac que sur la route de Fontainebleau.

—Puisque vous passez par Fontainebleau, n'oubliez pas d'adresser par la portière un bonjour à notre maison du Bouvreuil...

—J'ai bien peur que nous ne la voyions pas, madame. Nous quitter Paris à six heures du soir. Il y a quinze lieues d'ici à Fontainebleau. Nous n'y serons guère qu'à onze heures, et à à moins d'un beau clair de lune...

(A suivre.)

No. 24.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

[Suite et fin.]

XXXI

Air héroïque, chanson de triomphe, cri de bataille, bruits de galops, chant de victoire ! C'était l'air qui saluait, au départ du quai parisien, leurs fiançailles comme une fanfare. C'était le chant que jouaient les tziganes, en cette nuit de deuil où le père d'Andras avait été couché dans la terre d'Attila.

—Je voudrais, dit Marsa quand l'hymne eut cessé, aller au petit village où repose ma mère !... Une Tzigane, elle aussi !... Comme eux... comme moi !... Est-ce que je pourrai, docteur ?

Le médecin hocha la tête.

—Oh ! princesse, pas encore... plus tard... aux jours de chaud soleil...

—Ce n'est donc pas le soleil, cela ? dit Marsa, en montrant, par la fenêtre, les rayons d'Avril entrant dans la vieille salle féodale où ils faisaient, comme des points d'or, danser les atomes.

—C'est le soleil d'Avril, et il est dangereux quelquefois pou...

Le docteur s'arrêta, cherchant le mot, et, comme il ne le trouvait pas, Marsa dit doucement, avec un sourire profond, mieux que résigné, heureux :

—Pour les mourants, n'est-ce pas ?

Andras frissonna, mais la main de Marsa, qui tenait la sienne, n'avait pas même tressailli.

Le vieux Varhély, aussi ému que le jour où il avait frappé Menko, sentait ses yeux se troubler, sous les larmes.

Elle savait qu'elle allait mourir. Elle le savait et souriait à la mort élémentaire. Elle enlevait, cette mort, toute honte à ce corps qu'elle allait emporter. Le souvenir de Marsa resterait pour Andras le souvenir sacré d'une adorée sans tache. Elle mourrait sans avoir eu à se tenir à elle-même ce serment qu'elle avait fait de ne pas survivre au bonheur rêvé, à l'union souhaitée, acceptée. Oui, elle était douce et chère, et bienvenue, cette mort qui, l'arrachant à Andras en plein amour, la lavait de toute souillure.

Elle le lui dit alors, à tout bas à l'oreille, dans l'aveu sans cesse répété qui était le testament même de la Tzigane :

—Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! Et je meurs contente, car je sens que tu m'aimeras toujours ! Pense donc ! Est-ce que je pouvais vivre ? Est-ce qu'il n'y avait pas un spectre entre toi et ta Marsa ?

Elle le tenait dans ses bras, lui penché vers elle, au-dessus de la chaise longue où on l'avait étendue, et il fit un geste de dénégation, ne pouvant parler, car toute parole eût été un sanglot.

—Oh ! ne t'en défends pas ! dit-elle. Maintenant, non. Mais plus tard, ici, dans la tête-à-tête de notre amour, qui sait ?... Au contraire, vois-tu, désormais il n'y aura plus d'autre fantôme auprès de toi que le mien, d'autre image que la mienne... Je le sens bien, va, que je serai là, toujours, près de toi, oui, toujours, éternellement, mon bien-aimé !... La chère mort ! La mort bénie !... C'est elle qui rend notre amour infini, oui, infini... va... Je t'aime ! je t'aime !

Elle voulait revoir encore, par la fenêtre ouverte, les bois ensoleillés et les pousses nouvelles. Là-bas, derrière ces bois, à quelques lieues de là, était la place où dormait la Tisza.

—Je voudrais reposer à côté d'elle, dit la Tzigane. Je ne suis pas de la famille, ici, vois-tu... Princesse, moi, allons donc, mon adoré ? Ta femme ? Je n'ai été que ton amour !

Andras, plus blanc que la mourante, semblait

pétrifié par l'approche de la douleur inévitable : l'agonie qui allait venir.

Mais, s'éloignant maintenant par la route blanche, étincelante de soleil, les tziganes jouaient l'air plaintif de Jean de Nemeth, pénétrant et mélancolique, l'air imprégné de pleurs, l'air doux comme un soupir qu'elle avait si souvent fait entendre jadis : " Il n'y a qu'une belle fille au monde ! "

Et cette fois, éclatant en larmes, il le lui dit, il le lui répéta, sentant son cœur se fondre :

—Oui, il n'y a que toi, Marsa ! que toi, ma chère aimée, toi, toi seule !... Reste-moi ! Aime-moi ! Marsa, mon unique amour !

Alors, en l'écoutant, sur le beau visage de la Tzigane, une expression de joie ardente passa comme si, dans ces larmes de Zilah, elle lisait avec le pardon, tout l'amour, tout le dévouement de cet homme. Elle se redressa, ses petites mains appuyées au balcon de fer, et tendit, comme un oiseau hors du nid, sa tête brune, alourdie de sommeil—le bon sommeil sans rêves—ses lèvres douces, et, quand elle sentit le baiser d'Andras, elle dit faiblement et à peine si on l'entendit :

—Ne m'oublie pas !... Ne m'oublie jamais, mon aimé !

Puis enfoncée à demi dans ses lourds cheveux noirs, sa tête se laissa couler sur l'épaule du prince, restant là, penchée, semblable au visage d'un enfant endormi, avec un sourire calme animant encore sur son pur profil de médaille.

Pendant que, là-bas, pareil au saut qu'ils donnaient jadis au prince Sandor, étendu dans sa fosse, les tziganes reprenaient fièrement la marche héroïque de la libre Hongrie, leur chanson envoyant un dernier adieu à la morte comme le soleil lui donnait un dernier baiser.

Alors, tandis que l'hymne s'éloignait, doux comme un soupir, avec un dernier appel brisé, Andras Zilah, laissant glisser sur la chaise longue le corps souple et comme endormi de la Tzigane, s'agenouillait et disait :

—Je n'aimerai plus, maintenant, que ce que tu aimais tant, ma pauvre Tzigane : je n'aimerai plus que la terre où tu vas dormir !

LES FEMMES ELECTEURS.

Il vient de se juger à Paris un amusant procès électoral : il s'agit de deux citoyennes ; Mmes Louise Barberousse, institutrice à Paris, et Marie Richard, femme Picot qui ont poursuivi jusque devant le juge de paix du premier arrondissement leur inscription sur les listes électorales.

Ces deux dames qui font partie, paraît-il, de la Ligue de la protection des femmes, ont fait plaider que le texte de la loi électorale n'établit aucune distinction entre les sexes, ledit texte étant ainsi conçu : " Tous les Français âgés de 21 ans, etc..." et que le suffrage universel a été institué sous l'inspiration d'une femme illustre, George Sand.

Le juge de paix ne s'est pas laissé attendrir, et il a débouté les deux aspirantes citoyennes, par un jugement dont voici un considérant pompeux :

Attendu que si les femmes, répudiant aujourd'hui le privilège de leur sexe et s'inspirant de certaines théories modernes, croient l'heure venue pour elles de briser les liens tutélaires dont les ont entourées les traditions, les mœurs, la loi, ce n'est pas devant les tribunaux, mais devant le pouvoir législatif qu'elles doivent porter leurs revendications.

Par ces motifs, Mmes Barberousse et Picot sont renvoyées galamment à leur pot-au-feu ; mais elles ne sont pas femmes à s'arrêter en si beau chemin. On les retrouvera quelque jour en instance devant les chambres.

J. R. BOURDEAU CHAPELIER & MANCHONNIER

Transportera, au 1er Mars prochain, son Magasin au
No. 97 Rue SAINT-LAURENT

À L'ENSEIGNE DU BUFFALO

A deux portes plus bas que son ancienne place.

M. BOURDEAU ayant en magasin un assortiment considéra-
ble de Casques et Chapeaux de première classe, confectionnés
dans son établissement, les vendra pour cette raison au prix du
gros.

Rappelez-vous bien de l'adresse :

J. R. BOURDEAU,

97 rue Saint-Laurent, Montréal.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !

CADIEUX & DEROME,

1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.
LIVRES CANADIENS :

- À TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
- FORPSTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VIE DE MADEMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
- LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
- VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
- NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- MONSIEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LA PREMIERE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-12. 25 cts.
- MONSIEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du
Docteur Chevallier.
Enregistrée à Ottawa et à Washington.
Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.
25 cents la boîte.
LAVIOLETTE & NELSON,
Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette
est de beaucoup supérieure au Sirop; elle
est plus efficace, d'un goût plus agréable et
portative.

GOUDRON DE NORVÈGE

De la Pharmacie de Lyon.
Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron
ordinaire contre les Bronchites et maladies de la
Voie.
50 cents le flacon.
LAVIOLETTE & NELSON,
Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rap-
idement soluble dans l'eau, est reconnue
par toutes les célébrités médicales comme
le remède le plus infallible contre la Toux;
la Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite;
elle est employée avec succès, depuis vingt
ans, dans les hôpitaux européens. Demi-
bouteille et bouteille, 25 et 50c.

CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du
mal, rend la liberté de la respiration et prévient le
rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
Enregistrée à Ottawa.
PRIX 25 CENTS LA BOITE.
LAVIOLETTE & NELSON,
Propriétaires, Montréal.

LA POUDRE CORYZINE, pour y
guérison rapide du rhume de cer-
veau, enlève instantanément l'a-
cuité du mal, et dégage la respira-
tion. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.

PRESCRIPTION DU DR. NELSON

LE REMÈDE INFAILLIBLE contre
les Rhumes. La dose est donnée avec soin,
pour enfants d'aucun âge.
PRIX 25 CENTS.
Enregistrée à Ottawa.
LAVIOLETTE & NELSON,
Propriétaires, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR NELSON
pour enfants et adultes. Le mon-
de l'emploi et toutes recommanda-
tions sont données avec soin pour
les enfants et adultes.

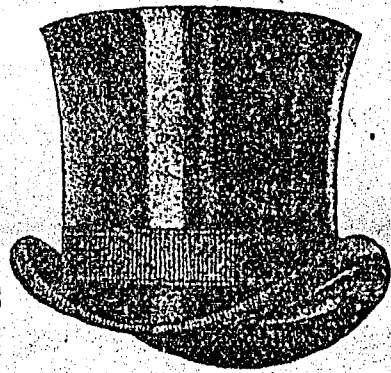
La bouteille, 25c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens,
1603, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

LORGE & C^{IE}

CHAPELIERS

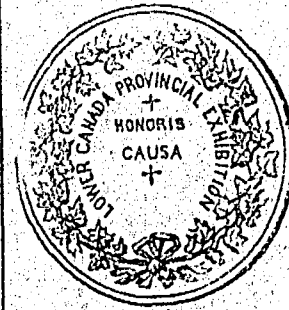
PARISIENS



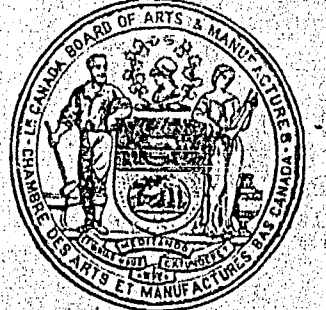
LORGE & C^{IE}

CHAPELIERS

PARISIENS



—21—
Rue St-Laurent
MONTREAL.



A VENDRE.

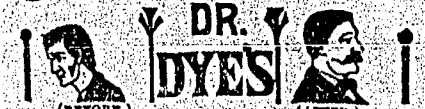
10,000,000

De Pieds de Bois de Sciage
de toutes épaisseurs, largeurs et
qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—
Lattes, Bardeaux, sciés et tendus, Bois
de Charpente, en Pin et en
Épinette.

A. HURTEAU & FRÈRE,
Coin des rues Dorchester & Sanguinet.

30 DAYS TRIAL



(BOSTON) (ASTORIA)
ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC
APPLIANCES are sent on 30 Days TRIAL TO
MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffer-
ing from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY,
WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a
PERSONAL NATURE, resulting from ABUSES and
OTHER CAUSES. Speedy relief and complete
restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD
GUARANTEED. Send at once for illustrated
Pamphlet free. Address
VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.